

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)  
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[419. Londres, Mercredi 23 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 419. Londres, Mercredi 23 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date1840-09-23

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- je ne les aurai plus jamais. Il me semble. Comment avez-vous trouvé mon portrait ? #relation FG DL #RI
- Pardon d'avoir commencé par cette demi-feuille déchirée. [supprimé dans la transcript. Manus.]Toujours la tempête. Je suis à écrire dans mon lit depuis quatre heures du matin. J'écris quelquefois
- pour me rendre, de ce que je pense, un compte bien complet, bien rigoureux. [J'ai encore écrit énormément depuis ce matin. Je voulais finir ce que j'avais commencé cette nuit. Vous aussi, votre lettre est charmante. Laissez-moi juge de ce que vous méritez. C'est moi que cela regarde. Je vous ai dit bien des vérités franches. Je peux bien vous dire à mon gré des vérités tendres. Ne dirait-on pas que mes vérités tendres ne sont pas franches ? Je vous aime chez moi. N'y ayez pas de sentiments mêlés. Tout est à vous. Tout est à moi
- tout ce dont nous avons pu disposer l'un et l'autre. Jamais don n'a été plus

complet. Moi aussi, j'ai eu mes sentiments mêlés. A présent je ne les ai plus

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),  
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°  
536/216-217

## Information générales

LangueFrançais

Cote1180-1181, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

419. Londres, Mercredi 23 septembre 1840

7 heures et demie

Pardon d'avoir commencé par cette demi-feuille déchirée. Toujours la tempête. Je suis à écrire, dans mon lit depuis quatre heures du matin. J'écris quelques fois pour me rendre de ce que je pense, un compte bien complet, bien rigoureux. On pense si légèrement ! On fait tant de sottises pour avoir légèrement pensé ! Je trouve les esprits encore plus légers que les cœurs. C'est beaucoup. Mais que m'importe que les cœurs et les esprits soient légers ? Le seul cœur, le seul esprit dont j'aie besoin ne l'est pas. Il est loin de moi ; voilà son seul défaut. Je suis bien vivement ce défaut là. Je voudrais bien causer avec vous. Mon instinct m'a dit que l'affaire est dans sa crise ; crise au dedans, crise au dehors. Moi aussi, je suis condamné à la politique de l'isolement. Elle me déplaît fort. Me voilà tranquille sur la tempête. La malle a passé. Un courrier vient de m'arriver. Il ne m'apporte rien du tout qu'une lettre de cet honnête ministre des finances qui m'écrit : " Je suis bien aise de voir que les circonstances ne détournent pas lady Durham et beaucoup d'autres de venir jouir de notre beau climat, et j'espère que cette confiance ne sera pas trompée. " Je vais faire ma toilette en attendant d'autres lettres.

4 heures

J'ai encore écrit énormément depuis ce matin. Je voulais finir ce que j'avais commencé cette nuit. Vous aussi votre lettre est charmante. Laissez-moi juge de ce que vous méritez. C'est moi que cela regarde. Je vous ai dit bien des vérités, franches. Je peux bien vous dire à mon gré des vérités tendres. Ne dirait-on pas que mes vérités tendres ne seront pas franches ? Je vous aime chez moi. N'y ayez pas de sentiments mêlés. Tout est à vous, tout est à moi ; tout ce dont nous avons pu disposer, l'un et l'autre. Jamais don n'a été plus complet. Moi aussi, j'ai eu mes sentiments mêlés. A présent je ne les ai plus ; je ne les aurai plus jamais. Il me semble. Comment avez-vous trouvé mon portrait ? Votre dîner n'est donc pas autre que celui de Stafford house ? Est-ce faute d'appétit, ou de peur de fatiguer votre estomac ? Je suis en général porté à croire qu'on mange trop. Le gâteau de semoule de Valentin vaut-il celui de Guillet ?

Voilà la princesse Augusta morte. Il faudra que j'aie passer sans prétexte devant Stafford house. Vous ne savez pas combien ces plaisirs-là s'usent peu pour moi. Je pourrais me donner le même tous les jours pendant des années. Mes plaisirs sont peu nombreux mais immenses, inépuisables. La transaction est sur le tapis. Elle

aurait de bien meilleures chances, si le bruit ne s'était pas répandu ici que le Pacha allait céder tout-à-fait, et que c'est M. Valeski qui l'a empêché. Les adversaires de la transaction exploitent beaucoup cela. Cependant je travaille. On travaille. Il y aura un conseil de cabinet lundi. Certainement la transaction y est en grand majorité. Mais la majorité ne suffit pas. Il faut quelqu'un qui ait le courage de la prendre et de s'en servir contre la minorité.

Je dîne aujourd'hui chez Lord Palmerston. Je le pousserai vivement. Lady Palmerston m'a paru en effet avoir quelque envie de plus d'abandon. Je ne demande pas mieux. Je m'abandonnerai pourvu qu'on me cède. J'aurais vraiment aimé à me trouver de l'avis de lord Palmerston et agissant avec lui. Mais il veut tout, et moi je veux ma part. On me dit que c'est l'heure de la poste. Je trouve toutes les lettres trop courtes, celles que j'écris, celles que je reçois. Tout est trop court. Est-il vrai que vous ayez passé à Londres deux ans et demi ? J'ai peine à y croire. Quel charmant temps ! Un charmé si doux et si solennel ! Y aurait-il mieux ? N'est-ce pas, il y aura mieux ? Est-ce possible ? Oui, c'est possible. Adieu. Adieu. En attendant mieux.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 419. Londres, Mercredi 23 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-23.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 27/01/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/470>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 23 septembre 1840

Heure 7 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

119

Londres. Mercredi 23 Septembre 1840.

7 heures, et demie.

Pardonnez-moi d'avoir commencé par cette demi-feuille déchirée.

Je suis toujours la tempête. Je suis à l'événement dans mon lit depuis quatre heures du matin. J'écris quelquefois, pour me rendre, de ce que je pense, un compte bien complet, bien vigoureux. On pense si légèrement ! On fait tant de sottises pour avoir légèrement pensé ! Je trouve les esprits, encore plus légers que les veaux. C'est beaucoup.

Mais que m'importe que les veaux et les esprits soient légers ? Le seul veau, le seul esprit dont j'ai besoin ne l'est pas.

Il est loin de moi ; voilà son seul défaut. Je suis bien vivement et défiant. Je voudrais bien causer avec vous. Mon instinct me dit que l'affaire est dans la crise ; crise au dedans, crise au dehors. moi aussi, je suis condamné à la politique de l'isolement. Elle me déplaît fort.

Que voilà tranquille sur la tempête de  
malle à passé. Un courrier vient de  
s'occider. Il ne m'apporte rien du tout,  
qu'une lettre de ce honnête Ministre  
des finances, qui m'écrivent. Je suis bien  
aise de voir que les circonstances ne  
détournent pas Lady Ducham et  
beaucoup d'autres de venir jouir de  
notre beau climat, et j'espère que cette  
confiance ne sera pas trompée.

Je vais faire ma toilette en  
attendant d'autres lettres.

Le hunc.

J'ai encore écrit énormément depuis  
le matin. Je voulais finir ce que  
j'avais commencé cette nuit.

Vous aussi, votre lettre est charmante.  
Laissez-moi juger de ce que vous  
m'écrivez. C'est moi que cela regarde.  
Je vous ai dit bien des vérités franches.  
Je pourrai bien vous dire, à mon gré, des  
vérités tendres.

Ne dirait-on pas que mes vérités

tendre, ou seront pas franches ?

Je vous ai vu chez moi. N'y ayez pas de sentiments méchants. Tout est à vous, tout est à moi ; tout ce dont nous avons pu disposer l'un et l'autre. Jamais rien n'a été plus complet. Ici aussi, j'ai eu mes sentiments, siels. à présent, je ne les ai plus ; je ne les aurai plus jamais. Il me semble.

Comment avez-vous trouvé mon portrait ?

Votre illness n'est donc pas autre que celui de Stafford-house ? Est-ce faute d'appétit, ou se puis de fatigues votre estomac ? Je devrai en général posté à croire qu'on mange trop. Le gâteau de Semonille de Valentin vaut-il celui de Suddet ?

Voilà la princesse Augusta morte. Il faudra que j'aie pitié sans prétexte devant Stafford-house. Vous ne savez pas combien ce plaisir-là

S'assure peu pour moi. Je pourrai me  
donner la même tous les jours pendant  
de, années. Mes plaisirs sont peu nombreux,  
mais communs, inépuisables.

La transaction est sur le tapis. Elle  
aurait de bien meilleurs chances si  
le bruit ne s'étoit pas répandu ici  
que le Pacha alloit céder tout à fait,  
et que c'est M. Valerki qui l'a  
empêché. Les adversaires de la transaction  
exploitent beaucoup cela. Cependant  
je travaille. On travaille. Il y aura  
un conseil de cabinet lundi. Certaine-  
ment la transaction y est en grand  
majorité. Mais la majorité ne suffit  
pas. Il faut quelqu'un qui ait le  
courage de la prendre et de s'en  
servir contre la minorité. Je dîne  
aujourd'hui chez lord Palmerston. Je  
le pousserai vivement. Lady Palmerston  
m'a paru en effet avoir quelque envie  
de plus l'abandon. Je ne demande pas,

rien. Je m'aban-  
donne à elle. J'aurai  
trouvé de l'avie  
et agissant avec  
et moi je veux m

On me dit qu'  
poste. Je trouve  
trop courte, celle  
que je reçois. Je  
est-il vrai que  
Londres deux. me  
peine à y croire  
son charme si de  
Il aurait-il mieux  
y aura mieux  
Oui, c'est possible

Adieu. Adieu



Je pourrois me  
je joue pendant  
deux ou trois  
ables.

Mieux. Je m'abandonnerai pourvu qu'on  
me cède. J'aurois vraiment aimé à me  
trouver de l'avoir de lord Palmerston  
et agissant avec lui. Mais il veut tout  
et moi je veux ma part.

Sur le tapis. Elle  
est chanceuse si  
répondre ici  
des tout à fait,  
si qui l'a  
de la transaction  
la. Cependant  
cette. Il y aura  
lundi. Certaine-  
ment y est en grand  
ajouté ne suffit  
qui ait le  
ce de son  
vité. Je dirai  
Palmerston. Je  
Lady Palmerston  
quelques fois  
ne demande pas,

On me dit que c'est l'honneur de la  
poste. Je trouve toute les lettres  
trop courtes, celles que j'écris, celles  
que je reçois. Tout est trop court.  
Est-il vrai que vous ayez passé à  
Londres deux mois et demi? J'ai  
peine à y croire. Quel charmant lieu!  
Un charme si doux et si délicat!  
N'aurait-il mieux? N'est-ce pas, il  
y aura mieux? Est-ce possible?  
Oui, c'est possible.

Adieu. Adieu. En attendant mieux.

